

tant de facultés pour sentir, pour exprimer le bonheur; avec des sens si délicats pour jouir des bienfaits de la nature, périr ainsi, abreuvés de regrets, avides de plaisirs qu'on a goûtés à peine, et qui échappent sans retour! Hommes pleins d'orgueil et de misères, je vous le dis, moi, qui ai vu tomber Henriette pour la tuer, moi qui ai frappé de mort le brave Charles, qu'Amélie a suivi au cercueil, qu'est-ce que la vie?... Oh certes, il y a moins à gagner et beaucoup plus à perdre à être homme que pavé!»

EUGÈNE DE PRADEL.



## JACQUES BONHOMME.

Jacques Bonhomme, M. Jacques Bonhomme est d'une famille ancienne. Depuis qu'il est devenu important, des flatteurs et des savants lui ont même fait une belle généalogie; ils lui donnent une origine celtique. A les croire, sa race s'en va se perdre dans la nuit des temps qui

précèdent les histoires écrites. Ils retrouvent en lui je ne sais quelle physionomie gauloise, un peu semblable aux descriptions de César. Ils disent qu'ensuite ces Jacques Bonshommes de la vieille Gaule firent assez bonne société avec les Romains leurs conquérants : ils se mêlèrent aux vainqueurs du monde par mariage ou autrement, finirent par parler la même langue et prirent ensemble des habitudes municipales; tâchant de se tirer au moins mal du gouvernement du bas-empire, ou, ce qui fut pire encore, de sa décrépitude expirante.

Vinrent alors les barbares, Goths, Visigoths, Bourguignons, enfin les Francs plus vaillants et plus barbares que les autres. A ce point, grande discorde entre les historiographes de la famille Bonhomme et les généalogistes des maisons qui ne veulent pas être Bonshommes. Les uns s'en vont disant : Ceux-là sont les gens du sol, de la vieille patrie, de la bonne France; ceux-ci, arrivés le fer et la flamme à la main, se sont établis par le droit du plus fort, et depuis n'ont jamais voulu connaître un autre droit; conquérants et envahisseurs ils furent : tels ils ont toujours voulu rester. Les vainqueurs et leurs partisans ne se défendent pas trop de semblables griefs, qui flattent leur vanité; ils veulent bien être la

race forte, la race armée, les gens à cheval parmi la gent à pied, et ne se désavouent rien de ce qu'on leur impute. Mais ils ajoutent que quand le droit du plus fort est bien vieux, bien vermoulu, quand il ne peut plus se soutenir, alors il devient respectable, prend le nom de légitimité et doit subsister sous ce beau titre, sans rien perdre de ses privilèges, même quand il ne peut plus les défendre. « De telles choses, le partage se fait au ciel, » comme dit Comines. Ce sont questions que l'événement résout.

En ces temps-là elles furent bien complètement résolues; et quand commença la monarchie française; quand chacun, Romain, Gaujois ou Franc, selon qu'il fut fort, hardi ou habile, eut pris sa part au milieu du désordre universel; Hugues Capet, la couronne; les uns, de grandes seigneuries; les autres, de petites; il resta aux ancêtres de Jacques Bonhomme la servitude dans toutes ses nuances et variétés. Voilà ce qui est sûr; par-delà ce sont plus ou moins systèmes d'érudits, vanteries de généalogistes.

La chose aurait paru fort dure à Jacques Bonhomme, n'était qu'il était déjà assez abruti. On lui avait pris tout son avoir; il se résigna à ne pas même posséder sa propre personne. D'ailleurs tous les souverains des grands et petits domaines étaient si querelleurs et si cruels, qu'il

faisait bon être protégé et défendu par quelqu'un d'eux, ne fût-ce qu'à titre de bête de somme. Tout avait été saccagé et incendié. Les terres n'étaient plus cultivées. Alors on rendit généreusement à Jacques Bonhomme le champ qu'on lui avait pris, sous la condition qu'après avoir défriché de nouveau ce terrain abandonné, replanté sa vigne arrachée, il paierait des droits de toute sorte. Jacques se contenta de ces conditions. En outre, il lui fallait trouver le temps de bâtir, à la sueur de son front, de fortes tours, avec des créneaux, des machicoulis, des enceintes de murailles et des fossés, pour loger son maître, de façon à le garer des attaques de ses voisins de campagne. Quand on voyait venir de loin avec ses gens quelque châtelain avec qui on était en mauvaise intelligence, la cloche du château sonnait; vite Jacques faisait rentrer dans la cour les bœufs, les moutons et tout l'attirail champêtre. Le voisin arrivait et trouvait pont levé et portes fermées. Pour lors il passait son dépit à brûler la cabane du pauvre Bonhomme, qui était de bois et de chaume, dressée au bas du château sur le revers du fossé.

Ce régime était cruel. On a beau dire, il est difficile de se faire à ces choses-là. Jacques n'était pas content. Dans ses petites lumières, il ne trouvait pas cela conforme à l'Évangile, que les

bons prêtres prêchaient, à lui, tout comme aux seigneurs. De temps en temps il se révoltait et prenait d'horribles vengeance; mais il n'y gagnait rien: il n'était pas de force à lutter.

Quand par bonheur la passion de s'aller sanctifier aventureusement à la croisade et de gagner le ciel à grands coups de lance eut pris les chevaliers, ce fut un bon soulagement pour la famille Bonhomme; elle respira enfin. En l'absence de ses maîtres, elle prit courage à travailler, à vendre, à gagner quelque argent. Ce fut profit pour tout le monde. Les seigneurs commençaient à avoir besoin de beaucoup de choses, qu'il fallait payer pour les avoir; quand le sujet avait fait de bonnes épargnes, son maître en pouvait tirer une portion par impôt ou d'autre sorte.

Pendant ce temps-là, la famille de Hugues Capet, comme la famille de Jacques Bonhomme, avait un peu secoué le joug des seigneurs. Les voyant puissants sur leurs sujets, elle eut le dessein de les traiter, eux aussi, en sujets de la couronne. De là un commencement de bonne amitié entre les deux familles: amitié bien souveraine d'une part, bien humble de l'autre.

Il en arriva que, lorsque les Bonshommes, qui habitaient les villes et bourgs, se voyant toujours taxés et maltraités, eurent battu et

chassé les hommes d'armes de leurs seigneurs, le roi ne prit pas la chose en mauvaise part et l'approuva par bonnes ordonnances. Ainsi ils se trouvèrent ou se retrouvèrent maîtres chez eux, bourgeois de leurs villes, n'ayant pour maîtres que le roi : et comme tous les barbares germains avaient apporté de leurs forêts la belle maxime, qu'un homme libre ne se soumet qu'aux obligations consenties librement, on commença à appeler de temps en temps Jacques Bonhomme et à lui demander son avis et son consentement.

Lui et les siens étaient donc quelque chose dans l'état, mais encore placés bien bas, comptant pour peu, assez méprisés, et sans grands recours contre les gens puissants. Ses libertés, à lui, consistaient à ne pas être soumis à toutes leurs volontés et fantaisies; la liberté des gens puissants était de faire leurs volontés et fantaisies. Tout cela était difficile à bien régler.

Alors commencèrent d'effroyables guerres, non plus de voisin à voisin, de seigneur à seigneur, mais de roi à roi, de suzerain à grand vassal. Les grandes compagnies formées de gens de tous pays, les armées d'Angleterre coururent tout le royaume. Jacques Bonhomme apprit un peu le métier de la guerre; il défendait les villes, il tirait de l'arc et de l'arbalette; il se mettait à la suite d'un chef de son choix. Les che-

valiers étaient vaillants, et lui aussi. De plus qu'eux, il aimait toujours le pays, il tenait au sol. Un seigneur était vassal du roi d'Angleterre et du roi de France; il pouvait choisir, il était sûr de trouver un fief et une fortune, lorsque mécontent il s'alliait aux étrangers. Tous les chevaliers de la chrétienté étaient comme frères d'armes, ils formaient une sorte de nation. Jacques Bonhomme et sa bourgeoise famille ne pouvaient porter ailleurs leur petit champ ou leur boutique; c'étaient de vrais et bons Français, détestant à mort l'Anglais et le Bourguignon, les exterminant tant qu'ils pouvaient; grands amis du roi français, quand même il n'était que roi de Bourges, combattant vaillamment sous la bannière des bons et loyaux gentilshommes, les Lahire et les Saintrilles. Jeanne d'Arc, la pucelle d'Orléans, était cousine de Jacques Bonhomme.

Après toutes ces guerres, il commença à y avoir un peu de bon ordre en France. Les grands vassaux étaient détruits, leurs fiefs étaient rentrés au royaume; le roi gouvernait; il avait des compagnies de gens de guerre payés sur l'argent des impôts, afin de repousser les ennemis et tenir le pays en repos. Le roi Louis XI abusa grandement de ce pouvoir royal naissant. Il fut dur et cruel pour tous; mais il y avait tant

de haine des faibles contre les puissants, que les uns lui pardonnaient presque leurs souffrances en le voyant impitoyable pour les autres. D'ailleurs il était familier avec Jacques Bonhomme, savait prendre son langage et ses façons, le nommait son compère : ce qui fait pardonner bien des choses.

Maintenant la France était tout autre : chacun y était sujet; pas tous égaux, tant s'en fallait, mais tous serviteurs du roi, sauf à lui obéir avec orgueil ou avec humilité. Le gouvernement se régla d'une façon nouvelle; il n'y eut plus de seigneurs, de vassaux et de serfs, mais une cour, une armée, des gentilshommes, des gouverneurs de province, tous brillants, importants; c'était la France militaire, riche, puissante, glorieuse, chevaleresque; et en même temps une autre France plus modeste et plus laborieuse, vêtue non pas d'or et de soie, mais de laine et de bure, la France de Jacques Bonhomme.

Cette France-là avait son parlement, ses échevins, ses corps de ville; c'était son aristocratie à elle; en même temps les gens d'affaires du royaume, gens de bon sens et de sage conseil dans leur humble condition, que le roi appelait même autour de lui dans les grandes occasions. Sous cette aristocratie, et apparenté avec elle, était le tiers-état, la vaste famille de Jacques

Bonhomme, ces riches marchands, ces grands avocats du seizième siècle, ces hommes de livres et de liberté, comme ils s'appelaient eux-mêmes.

Courageux à défendre la justice, humble, et pourtant ferme; respectueusement obstiné devant le pouvoir royal, d'une bourgeoise rudesse pour tout ce qui n'était pas le roi; cherchant ses libertés sous la protection du souverain, l'aimant et voulant se fier à lui comme à la loi vivante, feignant de ne le plus reconnaître quand son langage n'était pas légal : tel était Jacques Bonhomme à l'époque où commençait la seconde monarchie française.

Quand vint la réforme, Jacques resta bon catholique, mais il se prit de déplaisance contre les jésuites dès leur origine; il n'a jamais voulu d'eux. D'ailleurs il a eu de tout temps quelques préjugés contre la cour de Rome. Il ne voulait pas les persécutions, et encore moins les massacres; la Saint-Barthélemi ne fut pas de son fait.

La guerre religieuse était nécessairement une guerre politique. Jacques Bonhomme commença par se laisser un peu enjôler par les Guise. Il était sensible à la flatterie, surtout à la flatterie des grands seigneurs. Ça été long-temps un défaut héréditaire dans la famille; d'ailleurs il avait en grand dégoût les mignons de Henri III.

Quand le duc de Guise se mit à faire du mouvement, à pousser aux émeutes, à recruter les maîtres d'armes et les batteurs de pavés, Jacques Bonhomme, en bourgeois sensé et tranquille, se dégoûta des ambitieux ; mais il s'en avisa trop tard. Il fallut endurer le joug des Seize, voir pendre Brisson et Larcher, et se réduire à murmurer un peu bas contre l'assemblée des états de la ligue.

Aussi était-il affamé de voir un roi, et l'entrée de Henri IV fut une grande joie pour lui. C'était son homme ; jamais souverain ne lui convint mieux ; vaillant, facile, familier, de bon sens, ferme sans qu'il y parût, et, pour achever, Gascon, ce qui a toujours eu un certain charme pour Jacques Bonhomme, qui aime mieux qu'on se moque un peu de lui que si l'on prenait la parole haute.

Il joua un grand rôle dans cette parodie de de la ligue qu'on appelle la fronde ; c'était tout simple ; peu à peu il était venu à tenir beaucoup plus de place en France, et les courtisans beaucoup moins. On le rechercha, on le caressa, on se servit de lui ; il eut ses jours de souveraineté ; en définitive, il se trouva moins libre qu'auparavant ; mais en même temps ceux qui étaient au-dessus de lui perdirent toute liberté et passèrent à l'état de domesticité : c'était une grande

consolation pour Jacques Bonhomme, un contentement pour ses vieilles rancunes.

Sous Louis XIV, ou du moins dans la première partie de son règne, Jacques se trouva heureux et ne regretta rien. Il avait un goût invariable pour le bon ordre, qui semblait la première de toutes les libertés. Or, jamais on ne lui avait si bien procuré cet avantage. Pour la première fois le faible put avoir complète et forte justice contre le puissant. D'ailleurs Jacques Bonhomme a toujours été grand ami de la gloire française. Les batailles gagnées, les *Te Deum*, les drapeaux appendus aux églises le ravissent. Une autre gloire le trouvait aussi fort sensible ; encore qu'il ne fût pas alors grand connaisseur, la poésie, les arts étaient pour lui une source de jouissances et d'orgueil national ; puis ces illustres hommes dont on répétait le nom, que le roi honorait, et Molière, et La Fontaine, et Racine, et Boileau, tous étaient de la famille de Jacques Bonhomme ; il se sentait glorifié en eux.

Le roi était hautain et absolu ; il tranchait de la divinité. Mais il avait la volonté d'être grand et de faire la France grande et puissante. Puis il était un homme grave ; si Jacques aime la familiarité, il respecte beaucoup la gravité : aussi on a beau dire ; ce fut, c'est encore, pour lui, le grand règne de Louis XIV.

Ces beaux temps ne durèrent guère; il put apprendre qu'il n'y a pas beaucoup à se fier au bonheur et à la gloire d'un pays qui ne se mêle en aucune façon de ses affaires. Jacques Bonhomme, qui n'avait jamais eu l'habitude de se gouverner lui-même, ne songeait guère à un tel remède; seulement il était mécontent; les guerres inutiles et malheureuses, les profusions de la cour, le pouvoir des jésuites, les persécutions religieuses, les mauvais ministres et madame de Maintenon lui inspiraient haine ou mépris. Mais il n'aurait su comment s'y prendre pour faire aller les choses plus à son gré.

La régence lui donna pour consolations et pour enseignements des scandales, qui n'étaient plus graves et solennels, comme ceux du grand roi. Le pauvre Jacques Bonhomme avait encore gardé ses mœurs bourgeoises, sa vie de famille, son train économe et modeste: on lui fit voir toute autre chose et assister à d'étranges spectacles. Cette cour et ces grands seigneurs, devant qui il était encore humble et respectueux, lui firent alors grand marché de leur considération. Il vit déménager la religion, la morale, la dignité. Le fond et la forme s'en allaient ensemble, et puis l'envie de s'enrichir aussi vite qu'on se ruinait; et les changements soudains de fortune; et les jeux de bourse et de banque, qui

confondaient les joueurs, grands et petits, dans une ignoble égalité: tel fut le règne de *ce bon régent qui gâta tout en France*.

Cela gâta beaucoup, en effet, le caractère de cet excellent Jacques Bonhomme. Il devint léger, méprisant, se vengeant de ce qui lui déplaisait ou lui faisait tort, par des épigrammes ou des chansons; frondant tout, sans bien savoir ce qu'il aurait voulu. N'ayant rien à faire pour régler ou défendre ses propres intérêts, il s'en remit aux beaux et grands esprits du temps, qui furent ses amis, ses patrons, ses flatteurs, et firent passer à un examen public toutes les lois, coutumes, autorités, puissances, auxquelles il fallait encore obéir par un reste d'habitude. Si Jacques avait eu quelques bons vieux titres à faire valoir, quelque ancienne charte un peu déchirée ou oubliée à produire pour réclamer un meilleur gouvernement, il aurait chargé des avocats ou des magistrats de sa confiance. Faute de droits, il se fit enseigner les droits de l'homme par des poètes et des philosophes, qu'il honora et adora par-dessus tout; à juste titre, puisqu'il ne pouvait guère porter reconnaissance ni respect aux autres puissances.

Cependant il s'enrichissait, et tout lui prospérait; encore qu'on ne songeât guère à ses intérêts, encore que le roi lui fit banqueroute

quand il lui empruntait son argent. Ses mœurs, son langage, jusqu'à son habillement, devenaient plus élégants. Il avait des parents qui se poussaient dans le beau monde, et qui y étaient assez bien venus quand ils avaient beaucoup d'argent ou beaucoup d'esprit. Il n'y avait plus moyen de le traiter du haut en bas, comme don Juan traite M. Dimanche. Les airs de dédain avaient pris quelque chose de plus délicat et de mieux ménagé. Jacques Bonhomme, pour un rien, se sentait prêt à se fâcher; il se trouvait parfois mécontent, et même jaloux. Quand l'égalité approche, la jalousie commence.

Bientôt on voulut réparer le vieil édifice de la monarchie française; chacun s'y trouvait mal logé, et Jacques Bonhomme plus mal que les autres. C'était à qui mettrait la main à l'œuvre pour tout démolir. Le roi et les courtisans prirent peur, et malgré leur goût pour la nouveauté, voulurent maintenir ce qu'ils avaient promis de changer. Un jour, ce fut un grand et redoutable jour, Jacques Bonhomme se leva tout à coup, s'en alla prendre la Bastille, et l'on vit qu'il était le plus fort. Ce fut une bien autre nouveauté que celles auxquelles on avait songé.

Le voilà vainqueur, le voilà redoutable; ses ennemis ont pris la fuite; tout cède devant lui; le roi de France, le petit-fils de Louis XIV de-

vient sujet de Jacques Bonhomme. La monarchie est là devant lui par terre. C'est à lui à en rebâtir une autre à sa guise.

Par malheur, Jacques n'y avait pas encore beaucoup pensé. Ce grand triomphe était venu trop vite et lui avait porté à la tête. D'ailleurs il n'était pas accoutumé aux affaires. Le temps qui venait de finir l'y avait mal préparé. Ce ne fut pas lui, à proprement parler, qui se mit à la besogne. Ce fut dommage, car il a beaucoup de bon sens, quand il se donne le temps de la réflexion, et qu'il ne se laisse pas aller à l'impression du moment, ce qui est son grand défaut.

Plein de joie et d'espérance, il se mit donc à voir arranger toutes choses par de jeunes seigneurs qui aimaient généreusement la liberté comme une mode, et courtoisaient Jacques Bonhomme comme un roi; par des hommes qui, dans leur intempérance de rhétorique, traitaient les intérêts du pays comme le programme d'un prix académique, et couraient au succès et à l'effet; il y en avait d'autres pleins d'imagination, qui ne cherchaient qu'à s'émouvoir et à éprouver de fortes sensations, comme à la représentation d'un drame farouche; puis venaient les gens qui ne s'inquiètent pas de l'absurde ni de l'atroce, pourvu qu'on y arrive avec un certain arrangement de paroles qu'ils appellent la logique; enfin



les passions bonnes ou mauvaises, dévouées ou intéressées, généreuses ou ignobles.

Parmi tout ce bruit, ce grand spectacle, ces magnifiques talents, ces caractères énergiques, cette habile activité, comment le pauvre Jacques Bonhomme n'aurait-il pas perdu la tête? lui surtout que depuis cinquante ans on avait tenu à un régime théorique et littéraire, lui à qui on répétait, à chaque chose qui étonnait sa raison ou blessait son bon naturel, qu'il devait accepter les conséquences du principe, sans lui permettre de répondre qu'il y a plus d'un principe dans ce monde, et qu'il faut tâcher de faire vivre en paix leurs conséquences.

Ainsi on lui flétrit sa victoire, on la souilla de crimes et de sang. Cette tranquillité qu'il aimait tant fut perdue. La liberté de la vie privée, qu'il préfère à toute autre, se changea en un horrible esclavage. Plus de commerce, plus de richesse, plus de bien-être; des maîtres cruels, durs, pleins de brutalité et d'orgueil; des échafauds, où coulait à grands flots bien plus encore le sang des braves et honnêtes parents de Jacques, que le sang de ceux qu'on appelait ses ennemis. L'envie et la peur, une certaine exaltation avengle et stupide, l'ivresse féroce du sang répandu, se couvrirent du nom de salut public. Jacques Bonhomme avait laissé venir jour à jour cette horrible

domination. Il s'était laissé persuader que le lendemain était la suite nécessaire de la veille. Puis tout cela était si terriblement étrange, si contraire aux mœurs douces et amollies du siècle, que notre excellent personnage se trouva pris comme à l'improviste. Il supporta une rude époque, pliant silencieusement les épaules. Ce n'est pas le plus beau de son histoire, et depuis il en a toujours été assez honteux.

Cependant il acquérait d'un autre côté un bien grand honneur; jamais il n'avait cessé d'être bon Français, d'avoir cette sainte horreur de l'étranger, qui est un trait de son caractère. Voyant que les rois de l'Europe voulaient châtier la France, il fit partir au plus vite ses enfants pour la frontière. Alors on peut admirer le noble spectacle de tant de bravoure, de patience, de zèle patriotique, récompensés par la victoire et le salut du pays: c'est l'éternelle gloire de Jacques Bonhomme. On a voulu la lui ravir; on a tenté de la flétrir par je ne sais quelle alliance avec de lâches crimes, de la présenter comme liée nécessairement à la sanguinaire tyrannie qu'on érige en habileté. Ils ne se doutaient pas, ces braves hommes, d'avoir de telles obligations. Ils n'avaient vu, eux, nul rapport nécessaire entre les massacres des prisons et les victoires de Valmy et de Jemmapes, entre les échafauds où